

Quelques points de vue concernant le probleme de l'evidence (1946)

Some perspectives on the problem of the evident

(*Synthese* 5, pp. 321–326

repr. in *Abhandlungen*, S. 85–91 in German translation)

Comments: *Edited by Dirk Schlimm and proof read by Pierre-Luc Bacon.*

- Some sentences/paragraph are numbered with no horizontal spacing at the begining but have no a space in front in the \LaTeX version.
- On page 324, 4th paragraph, I wrote ' $(a + b) \cdot (a - b)$ à l'autre expression $(a.a) - (b.b.)$ ' as it is written in the original document rather than " $(a + b) \cdot (a - b)$ à l'autre expression $(a \cdot a) - (b \cdot b)$ "

L'importance de la question de l'évidence pour la philosophie n'est guère mise en doute. Mais il n'arrive pas toujours qu'on se représente justement la complexité du problème. L'évidence est souvent regardée comme une qualité qui peut simplement être attribuée ou déniée à un axiome, à un principe, à un mode de raisonnement, et le problème de l'évidence semble alors être seulement de décider où se trouve en fait l'évidence.

Cet aspect simple du problème se présente particulièrement sous l'influence de l'idée d'évidence absolue, qui se substitue au concept empirique de l'évidence de fait.

Nous abstenant d'introduire ici un postulat a priori, nous nous bornerons à l'évidence de fait, — en d'autres termes nous ne prendrons pas pour point de départ l'idée d'une garantie absolue de vérité, mais nous nous contenterons de constater qu'il y a dans nos jugements et nos raisonnements certains cas où nous trouvons un point d'appui satisfaisant ou un point de départ donné par une représentation directe (qui parfois naît spontanément et d'autrefois exige quelque effort de l'imagination). L'objet de l'évidence dans ce sens peut

être une existence ou une relation. On connaît la distinction faite à cet égard par Leibniz, Hume et d'autres.

En tenant compte du caractère concret de l'évidence, nous sommes conduits à reconnaître que l'évidence, provenant d'une situation mentale, est relative aux suppositions implicites qu'une telle situation comporte. Bien entendu : l'expression „relative” ne veut pas dire qu'il y ait ici une sorte d'indifférence de point de vue. Les situations mentales dont il s'agit sont celles que la connaissance parcourt dans son développement ; et il peut fort bien arriver qu'en gagnant une position supérieure à une précédente, nous découvriions une supposition implicite qu'en même temps nous nous trouvons obligés d'abandonner. De cette façon une évidence se rapportant à une étape du processus intellectuel peut se perdre dans une étape plus avancée.

C'est là le cas en particulier pour l'évidence de la sensation extérieure telle qu'elle se trouve dans la position du réalisme naïf. Dans une étape plus avancée nous découvrons des suppositions relatives à cette position qu'il nous faut bien abandonner puisqu'il se trouve que :

1. les qualités sensibles ne s'appliquent pas directement à la réalité ;
2. l'information que la sensation extérieure nous donne des choses n'a pas un caractère d'immédiateté.

322 On sait que la première théorie qui tint compte de cette découverte est celle de Démocrite renouvelée par John Locke, théorie introduisant la distinction entre qualités réelles et qualités apparantes. A ce niveau une grande partie des évidences du réalisme naïf reste encore préservée. Et l'on peut dire que c'est l'intention du système de Kant de donner de la situation telle qu'elle se présentait ainsi une interprétation philosophique intégrale.

Comme vous le savez, il y a des théories qui s'opposent de façon plus radicale au réalisme naïf : celle du phénoménalisme de Mach et Avenarius et celle des philosophes de l'école de Brentano qui nient pleinement l'évidence de la sensation extérieure, ne reconnaissant que l'évidence de l'intuition interne. A ce qu'il semble, cette opposition au réalisme naïf va trop loin ; en effet ce n'est certainement pas une description adéquate des faits de contester simplement l'expérience évidente d'une réalité ambiante — „réalité” ici prise dans un sens encore inexpliqué, et il faut observer que cette évidence primitive n'est pas du tout ébranlée par les critiques auxquelles le réalisme naïf est exposé.

Il semble même à y regarder de plus près que la supériorité de l'intuition interne sur la sensation extérieure ne se rapporte pas en premier rang

au moment de l'existence : l'existence de notre Moi n'a originairement guère plus de certitude et d'évidence que celle d'un monde extérieur. Ce qui fait la supériorité de l'intuition interne c'est que les catégories qu'elle produit sont immédiatement applicable à la réalité ce qui n'est pas le cas pour celles qui proviennent de la sensation extérieure. Il est en effet évident que sentir, voir, méditer, douter se réjouir, avoir peur, éprouver de la fierté, de la jalousie sont des états possibles d'un être psychique ; l'intuition interne, en nous fournissant de telles catégories, a un caractère moins de sensation que de raison. (C'est pourquoi il est presque impossible de séparer dans les constatations de l'intuition interne la part de l'interprétation de celle de la perception.)

Vous savez cependant que l'intuition interne, à côté de ses qualités d'évidence et de rationalité, a aussi ses faiblesses :

1. il y a aussi dans l'expérience psychique, des cas où nous sommes trompés par l'impression directe,
2. ici aussi il y a une sorte de perspective qui déforme les rapports quantitatifs et cache des secteurs importants des états psychiques,
3. enfin un défaut essentiel particulier à l'intuition interne c'est que l'attribution des prédicats psychiques au sujet (c'est à dire au Moi) ne se fait pas d'une manière intuitive.

Revenons au point principal : il s'agissait de déterminer la position résultant de la critique exercée sur le réalisme naïf. Quoiqu'il faille abandonner presque tout de l'évidence réaliste de la sensation extérieur, il n'en reste pas moins quelques chose : l'indication de l'existence d'une réalité qui nous entoure, et manifestant la variété de son contenu par les formes de contact qui se révèlent dans nos sensations.

Nous avons ici un exemple important d'une perte d'évidence. Mais au cours du processus intellectuel il y a aussi des évidences gagnées. Tout d'abord
 323 l'évidence du réalisme naïf en est aussi un exemple, | puisque la position de ce réalisme même représente une étape dans l'acquisition de la connaissance. Mais il n'est pas nécessaire de remonter si loin : en effet les évidences intervenant dans les mathématiques sont certainement presque toutes des évidences acquises.

Il s'agit ici d'évidence de relations, et la manière dont elles se forment est un cas spécial du processus général de la naissance d'une dialectique, au sens que M. Gonsseth donne à ce terme.

Ce qui distingue ce cas, c'est que la dialectique s'établit dans notre esprit d'une manière si pénétrante qu'elle influence notre imagination intuitive, c'est

à dire qu'elle influence la manière dont nous nous représentons intuitivement certaines catégories d'objets. Ainsi les intentions de la dialectique trouvent une sorte de réalisation intuitive résidant en des interprétations spontanées. De cette façon, on comprend aussi que de l'intuition puissent dériver des notions qui surpassent les possibilités d'un contrôle complet effectif et dont l'analyse conceptuelle donne lieu à des structures infinies. C'est en particulier le cas pour l'intuition géométrique, qui engendre des notions comme celle de symétrie, englobant celle de milieu ; ou aussi la distinction entre lignes droites et courbes. Je crois que cette façon de voir n'est pas en désaccord avec les résultats auxquels M. Mannoury a été amené en poursuivant sa distinction entre négation de choix et négation exclusive : il faut bien concéder qu'il y a des notions géométriques qui ne sont pas directement intuitives, comme celle de droites qui ne se rencontrent jamais — ce qui est précisément la définition usuelle des parallèles. De façon générale, il semble bien que l'intuition géométrique n'a pour objet que des configurations d'extension finie. (On sait que dans les *Eléments* d'Euclide les axiomes sont formulés de façon à toujours se rapporter à des figures finies ; dans le système axiomatique de Pasch, la règle de se borner aux figures finies se trouve observée à dessein.)

Concernant la théorie des parallèles, il faut remarquer cependant que les propriétés caractéristiques de la géométrie Euclidienne peuvent être exprimées sans introduire la dite notion négative du parallélisme. Par exemple, la possibilité de la juxtaposition des cubes (de façon à remplir sans lacune une portion d'espace) que des jeux d'enfants nous ont rendu familière nous en fournit une formulation.

Ainsi, notre point de vue nous permet de reconnaître que la dialectique de la géométrie Euclidienne a une évidence intuitive telle qu'elle ne se retrouve pas dans quelque autre géométrie métrique. Mais il faut faire aussi les remarques suivantes :

1. Il doit être entendu que l'évidence géométrique ne peut plus être considérée — comme c'était le cas dans la position de la philosophie de Locke — comme se rapportant immédiatement à la réalité physique (c'est à dire comme exprimant les propriétés de l'espace physique) ; il s'agit plutôt d'une évidence phénoménologique — (pour la genèse de laquelle on peut cependant supposer des causes extérieures résidant dans la structure objective de l'espace physique).
2. Il semble qu'il y a une partie de l'évidence géométrique qui possède
| un caractère plus primitif et plus fondamental : c'est l'évidence des

relations topologiques. Observons en particulier qu'en poursuivant les raisonnements de la géométrie élémentaire axiomatisée on se sert en général de croquis plus ou moins grossiers ; ici ce qu'on se représente intuitivement, ce sont seulement les propriétés topologiques des figures, tandis que pour le reste on procède suivant des règles conceptuelles. Il est clair que pour cette manière à demi intuitive de raisonner la géométrie Euclidienne n'a pas de privilège par rapport à la géométrie de Lobatschefskij.

3. Il faut reconnaître que pour la construction des théories mathématiques, dans leur forme actuelle, on peut se passer de l'évidence géométrique ; en effet, celle-ci est éliminée de la mathématique d'aujourd'hui, pour ce que concerne le fondement ; le rôle qui lui incombe encore est d'une part celui d'une interprétation de grande valeur, et d'autre part pour l'évidence topologique, celui de donner des directives pour les conceptions de la théorie générale des espaces. Mais, à ce qu'il semble, les tendances de l'intuition ne peuvent être satisfaites ici qu'approximativement, dans le sens d'un compromis, — et cela quelque soit le système d'arithmétique dont on se sert. —

Nous avons envisagé l'évidence géométrique comme un exemple d'une évidence acquise. Il en est de même des évidences dominant les méthodes arithmétiques ; elles sont acquises à une certaine étape du développement intellectuel.

Il est vrai qu'il y a dans le domaine des relations purement formelles des constatations tout à fait primitives, par exemple celle qu'en appliquant les règles usuelles de l'algèbre élémentaire on parvient de l'expression $(a + b) \cdot (a - b)$ à l'autre expression $(a \cdot a) - (b \cdot b)$. (Cela n'est pas une tautologie ; en effet l'indication d'une opération à accomplir ne contient pas l'indication du résultat.)

Ce sont là les formes les plus pures d'évidence dont nous disposons. Mais déjà la théorie élémentaire des nombres dépasse essentiellement ces constatations primitives. Nous y rencontrons le concept général intuitif de nombre naturel et les procédés de raisonnement par induction complète et par définitions récurrentes, qui lui sont liés. C'est là déjà une pleine dialectique qui, certainement, n'a pas existé ab ovo pour l'esprit, mais qu'il a fallu essayer et oser à un certain stade.

Sûrement il y a encore une grande distance entre cette dialectique des nombres naturels et celle par laquelle nous raisonnons dans l'analyse infi-

nitésimale usuelle. Il faut concéder à M. Brouwer que cette dernière dialectique n'a pas une évidence aussi fondamentale que la première ; de plus on doit admettre qu'elle n'est pas d'un caractère purement arithmétique. Néanmoins nous pouvons constater qu'elle a bien réussi, qu'elle constitue une solution satisfaisante des problèmes pour lesquels elle a été conçue et qu'elle aussi a engendré une évidence sui generis. Ce qui lui manque, c'est seulement, en regard des extensions possibles des méthodes, une idée appropriée pour obtenir une délimitation qui se fasse sans élément conventionnel.

325 La philosophie de l'intuitionnisme tend à nous suggérer d'éliminer | la dialectique usuelle en faveur d'un procédé plus strictement arithmétique, comme on a éliminé l'évidence géométrique. Mais pour que cette idée doive être acceptée, il faudrait, selon les règles de la connaissance, que la méthode intuitionniste se soit révélée en tout supérieure à la méthode usuelle.

En tout cas la possibilité d'éliminer une évidence dans le fondement d'une science est un fait remarquable. — De plus, il résulte de notre analyse des évidences acquises que pour une dialectique ce n'est pas une condition essentielle de son efficacité qu'elle soit équipée d'une évidence spécifique.

On pourrait concevoir l'idée d'éliminer pleinement l'évidence du fondement des sciences, ne lui réservant que le rôle qu'il a dans l'heuristique, l'analogie et l'interprétation.

Cependant on remarque aussitôt qu'on ne peut pas se passer (pour le fondement) des évidences primitives concernant les relations formelles, parce que celles-ci sont nécessaires pour contrôler le fonctionnement d'une dialectique et pour la constatation des contradictions. De plus il est certain que nous avons besoin, pour les sciences expérimentales, des évidences d'observations, c'est à dire de quelques évidences psychologiques ; mais il faut relever que ces évidences ne valent pas ici d'une façon directe, mais qu'elles sont insérées d'une manière compliquée dans le processus total de la recherche empirique.

Comme vous le savez, on rencontre dans les sciences sociales modernes la tendance „behaviouriste” d'éliminer le plus possible les évidences de l'intuition interne. On fait remarquer que pour la recherche des faits psychologiques souvent l'indication indirecte est plus sûre que l'indication directe de l'intuition interne. Certes, on ne peut raisonnablement le contester ; mais cette préférence des indications extérieures ne va sûrement que jusqu'à un certain point ; et en tout cas une psychologie en termes d'objets et de relations extérieures comme les défenseurs extrêmes de la tendance behaviouriste la projettent, a peu de chance d'être suffisante.

Dans les mathématiques c'était la tendance de Hilbert, avec sa conception

originale de la théorie de la démonstration de réduire toute la connaissance à des évidences primitives formelles. C'était déjà un compromis de devoir se servir de la pleine dialectique finitiste (enfermant le concept général de chiffre) et on sait que même cette base s'est montrée insuffisante. Pourtant il se peut encore qu'on réussisse à établir une dialectique de mathématiques constructives qui soit à la hauteur des exigences de la théorie de la démonstration. —

Mais quel que soit le sort de ces diverses tentatives, en tout cas nous nous trouvons amenés à discuter la possibilité de sortes de dialectiques qui n'ont pas un caractère propre d'évidence. Pour manier une telle dialectique il faut un certain *entendement* ; il nous faut être en mesure d'attribuer un sens à certains termes et de concevoir des relations résultant du sens des termes. (Et les exigences du maniement de la dialectique ne sont sûrement pas les seuls !)

326 De cette façon nous reconnaissons la nécessité de quelque chose | comme l'intelligence ou la raison, qu'on ne regardera pas comme un réservoir de connaissances a priori, mais comme une conduite mentale consistant à réagir à des situations données par la formation de catégories appliquées à titre d'essai.

Cela nous rappelle la tendance de Leonard Nelson qui (suivant l'exemple de Kant et plus encore de Fries) s'est opposé à faire de l'évidence la seule instance de la connaissance. Il fallait libérer cette tendance de son assujettissement à l'apriorisme traditionnel. Cela vient d'être tenté dans ce qui précède, en accord avec les idées de l'indonéisme de M. Gonseth. C'est aussi par cette même philosophie, idonéiste que nous sommes amenés à reconnaître qu'il ne suffit pas d'avoir l'évidence mais qu'il faut la raison dans sa totalité.